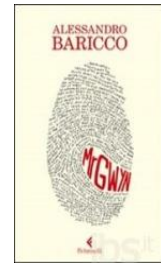


## Commentaires de lecture du 18 septembre 2018

**BARICCO** Alessandro, *Mr Gwyn* (Feltrinelli, 2012, 150 p.) trad. Lise Caillat chez Gallimard, 2014 : *Mr Gwyn*



Quel homme étrange que ce Jasper Gwyn ! Romancier londonien à succès, il décide brutalement de cesser d'écrire malgré les protestations de Tom, son agent littéraire et ami. A lui désormais l'anonymat et la liberté !... mais aussi un certain vide. La dépression le guette. Dans la salle d'attente du médecin, telle une bonne fée, une vieille femme lui suggère d'exercer le métier de copiste : "quelque chose comme copier les gens".

L'idée fait son chemin et il réunit un certain nombre d'éléments qu'il juge favorables : studio dépouillé éclairé par des ampoules artisanales, musique planante ; les conditions lui paraissent requises pour exécuter ce qui n'existe pas encore : le portrait écrit d'après modèle vivant. Il demande alors à Rebecca, la stagiaire de Tom, de lui servir de modèle pour tester sa nouvelle activité. Elle devra rester nue dans le studio pendant 4 h d'affilée sans prendre de pose particulière, faire abstraction de sa présence, et cela pendant plusieurs jours. Le test est réussi : Rebecca aime le portrait que Jasper Gwyn a réalisé.

Désormais son assistante, elle filtre pour lui les candidats au portrait, tous différents, qui se succèdent dans le studio. Tous se déclarent satisfaits et emportent le portrait, après l'avoir payé. Tom lui-même, alors hospitalisé et mourant, demande à son ami de venir écrire son portrait. L'activité reprend au studio jusqu'à ce qu'un incident y mette fin en provoquant le départ de J.Gwyn pour on ne sait où...

Rebecca, secrètement amoureuse du mystérieux "copiste", est obligée de se résigner à sa disparition jusqu'à ce que, quatre ans plus tard, des indices troublants la remette sur la piste de J.Gwyn. Désormais elle mène l'enquête et s'aperçoit qu'il se cache peut-être sous d'autres identités et que l'activité de copiste est celle de tout écrivain : « Jasper Gwyn m'a enseigné que nous ne sommes pas des personnages mais des histoires » dit-elle au vieil artisan qui avait fourni les ampoules du studio.

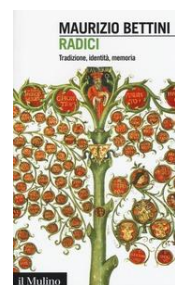
Ainsi ce petit livre qui évoque une expérience a priori farfelue, a pour sujet la création littéraire, son rapport à la réalité, au moi profond du lecteur. Les livres qui nous touchent ne sont-ils pas ceux qui entrent en résonance avec ce moi profond, qui nous "reconduisent à la maison" ?

L'écriture d'Alessandro Baricco adopte un rythme lent, quasi hypnotique lorsqu'il s'agit d'évoquer les séances de pose coupées de la trépidation du monde extérieur ; cependant les modèles sont tous différents et les répétitions s'accompagnent de variations et d'une certaine poésie. L'attrait du livre repose aussi sur le contraste entre l'évocation de cette activité silencieuse et les dialogues non dépourvus d'humour qui s'échangent à l'extérieur.

Il s'agit donc d'un petit livre original écrit dans un italien facile à lire qui cultive à la fois le mystère et la poésie.

Danielle FUSTÉ  
Septembre 2018

**BETTINI** Maurizio, *RADICI - Tradizione, identità, memoria* (Il Mulino, 2016, 130 p.)



Dans beaucoup d'aspects de la vie contemporaine, on observe une volonté de retour à la tradition et avec elle, le développement de concepts tels que l'identité, la mémoire et - par dessus tout - les racines. Ce phénomène est peut-être à la source des fêlures qui apparaissent aujourd'hui dans l'Union Européenne. Pour les combattre, l'auteur nous propose de multiples pistes de réflexion, toujours assorties d'exemples concrets qui rendent la lecture plaisante et en même temps nous interpellent.

La tradition s'apprend : pour l'apprendre, il faut une langue écrite. Si les Kanaks de Nouvelle Calédonie se revendiquent aujourd'hui comme un peuple kanak, c'est grâce aux ethnologues arrivés dans les années 1930 qui ont couché sur papier en une langue écrite - qui n'existait pas jusqu'alors - les mythes et les récits ancestraux qu'ils ont collecté oralement.

La tradition se fabrique : la distinction entre Tutsis pasteurs nobles et Hutus paysans grossiers a été façonnée par les missionnaires et les colonisateurs. Ils formaient auparavant un seul et même peuple du Ruanda, ne parvenant même pas à se distinguer entre eux.

L'identité inventée : La Ligue du Nord oppose les purs habitants de la Padanie, mangeurs de polenta, aux immigrants honnis, mangeurs de couscous. Pourtant le maïs ne fut introduit en Europe qu'après la découverte de l'Amérique, tandis que 17 siècles plus tôt une comédie de Plaute mettait en scène un carthaginois mangeur de polenta : en Tunisie, le pays du couscous !

Mémoire et nostalgie : " Le vieux Paris n'est plus (la forme d'une ville / Change plus vite, hélas, que le cœur d'un mortel) " (Baudelaire). La mémoire individuelle, ou la mémoire collective d'un groupe social, fige les choses, à la différence de la mémoire historique, qui prend en compte les évolutions.

Racines à géométrie variable : Le pays d'Europe qui autrefois revendiquait le plus l'héritage des Grecs était sans doute l'Allemagne, de Goethe à Schiller, de Hölderlin à Humboldt. Et pourtant, quand la crise financière grecque a éclaté, les Français et les Italiens ont mis en avant ce qu'ils devaient à la Grèce pour qu'on lui vienne en aide, contrairement aux Allemands qui ont même suggéré que la Grèce vende ses îles de la mer Egée pour se désendetter.

Les racines chrétiennes de l'Europe : Des pays européens ont voulu que référence soit faite aux racines chrétiennes de l'Europe dans la Constitution européenne, sans succès. Mais cinq d'entre eux ont inscrit cette référence dans leur constitution nationale. En particulier la Hongrie, avec sa nouvelle constitution que Victor Orban a fait voter en 2012. C'est en se réclamant de ces racines qu'il a hérissé de barbelés sa frontière, évitant ainsi que les immigrants de religion musulmane ne viennent polluer la chrétienté de Hongrie.

Le propos de Bettini est de nous alerter sur l'ambiguïté de l'appel aux racines, surtout quand il vient des politiciens. Sa démonstration est salutaire, elle éveille notre réflexion.

Il me semble toutefois important de rappeler en contrepoint ce qu'écrivait la philosophe Simone Weil, dans *L'enracinement* en 1943, l'année de sa disparition :

« L'enracinement est peut-être le besoin le plus important et le plus méconnu de l'âme humaine.

[...] Un être humain a une racine par sa participation réelle, active et naturelle à l'existence d'une collectivité qui conserve vivants certains trésors du passé et certains pressentiments d'avenir.

[...] Chaque être humain a besoin d'avoir de multiples racines. Il a besoin de recevoir la presque totalité de sa vie morale, intellectuelle, spirituelle, par l'intermédiaire des milieux dont il fait naturellement partie. »

François GENT  
Septembre 2018

**CALVINO Italo (1923-1985), *La spéculation immobilière* (Seuil, 1990, 140 p., trad. Jean-Paul Manganaro) titre original : *La speculazione edilizia* (n°20 revue *Botteghe oscure*, 1957, puis Einaudi, 1963)**

L'histoire est assez banalement et tristement simple. Deux frères, Quinto et Ampelio Anfossi, en manque d'argent pour payer leurs impôts, vont vendre un morceau du terrain de la maison familiale où habite leur mère, et tomber ainsi dans les griffes d'un investisseur escroc Caisotti. Ce petit roman raconte la difficile émergence du projet et se clôt sur un « espoir » qui n'en n'est pas un : le toit est construit.



Dans ce court roman l'intrigue se moule sur autour du projet de construction d'un immeuble, ou plutôt sur la déliquescence de ce projet. De fondations improbables qui ne respectent ni les limites des terrains, ni les règles d'architecture, aux épisodes suivants, l'édification n'avance pas, ou se détruit. Des matériaux sont entassés inutilement : la construction semble se défaire à mesure qu'elle progresse, rongée par les déséquilibres, l'humidité, la mauvaise qualité de la facture.

Le projet est depuis le départ un mauvais projet, et Quinto, l'aîné et personnage principal, le sait. Il s'entoure de conseillers : un notaire, un avocat son ami Canal, théoriquement pour asseoir le projet sur des garanties. Ceux-ci multiplient les arguties juridiques, qui elles-mêmes, comme la construction, se déferont à mesure que le projet avance, déclenchant de nouvelles clauses juridiques, auxquelles personne ne semble croire, y compris les juristes qui les rédigent.

Tout se passe à xxx, quelque part sur la Riviera Italienne, pendant le boom immobilier des années 1950. Lors de la première publication, Italo Calvino avait retiré ce qui pouvait faire identifier San Remo pour protéger ses concitoyens. La spéculation immobilière poussée par le développement du tourisme défigure la Riviera et multiplie les constructions qui s'entassent au défi des lois physiques, et au défi des lois civiles.

Les personnages gravitent autour de cette construction, se croisent, se cherchent : Caisotti souvent introuvable, apparaît tout à coup alors qu'on ne l'attend plus, c'est une sorte de gnome, ancré dans un réalisme lourd, tantôt agressif et dominant, tantôt geignard. La mère, elle, ne bouge pas, parle peu, comprend peu ce qui se passe. C'est en principe, pour elle, que Quinto échafaude ce projet, mais, sans se soucier de son avis. Elle est le repère structurel du roman mais complètement passive, sauf lorsque Caisotti va massacrer son maçon et qu'elle intervient. C'est la seule à avoir un comportement humain, à se soucier des autres et de la nature. Les autres sont des caricatures, des sortes de marionnettes, qui se jouent sans cesse la comédie.

Les deux frères ne s'aiment ni ne s'apprécient. Ampelio, maigre, universitaire médiocre, fait des apparitions espacées ; Quinto laisse entendre qu'il s'occupe de tout, mais s'en occupe très mal ; avocat et notaire agitent les références légales pour trouver des parades compliquées à l'escroquerie qui se met en œuvre. Caisotti, mielleux ou coléreux, menteur patenté, et Quinto sont toujours en mouvement comme dans une course poursuite. Ces personnages sont figurés en personnages de bande dessinée : quelques traits physiques les dessinent en caricatures, ou même comme Caisotti, en gargouille de cathédrale.

Le thème annoncé par le titre est le fil directeur du roman. Tous sont touchés par la spéculation immobilière.. Caisotti bien sûr, qui sort de sa campagne et survit par une « cavalerie » financière, mais aussi Quinto, l'ancien communiste, militant, attiré par le jeu dématérialisé de la spéculation, ou Ampelio l'intellectuel, les juristes qui mettent tous leurs efforts à trouver des moyens de détourner les règles, et même les militants communistes amis de Quinto. Tous sont imprégnés de veulerie : lâcheté devant ce qui paraît inéluctable, devant Caisotti, lâcheté de Quinto avec les femmes. C'est une compromission généralisée, et les anciens militants, Quinto, l'avocate, tous se laissent emporter par la vague. C'est aussi la critique des affiliations politiques et des engagements idéologiques : Caisotti est un ancien camarade de Quinto dans la résistance, et que sont-ils devenus ? Des escrocs à la petite semaine qui vont défigurer et détruire la Riviera par des constructions illégales et dangereuses.

Le roman s'ouvre sur la description de la Riviera en prise à la spéculation immobilière et se clôt sur ce toit qui finit par être construit et enfonce dans l'ombre la maison qui était là. Le passé est condamné, le futur sera une désolation. Ce petit roman à l'allure de fable, acide, à la fois comique et désespérant nous laisse écrasés par une vérité terrible.

Elisabeth GRIMALDI  
Septembre 2018

**CHARLES-ROUX Edmonde (1920-2016), *Une enfance sicilienne* (d'après Fulco di Verdura, Grasset, 1981, 320 p.)**



Fulco di Verdura est un aristocrate palermitain né en 1899 et mort en 1978. Il a écrit ce livre à 77 ans, au crépuscule de sa vie. Edmonde Charles-Roux l'a traduit et adapté avec son propre talent de romancière.

Fulco di Verdura raconte une partie de son enfance, de cinq à douze ans, une enfance insouciant et dorée « dans le luxe branlant et l'opulence menacée, qui n'en a plus que pour huit ou dix ans avant le naufrage de 1914 ». Sa famille sera alors ruinée. Fulco di Verdura quittera la Sicile en 1929 pour Paris. Il commencera une carrière d'orfèvre- désigner chez Coco Chanel qui connaîtra son apothéose aux Etats Unis. Il reviendra en Italie seulement en 1973 et mesurera alors le déclin de la civilisation d'origine, d'où son impérieuse nécessité de la décrire pour la pérenniser. Son ouvrage en inspirera un autre, *Le Guépard*, écrit par son cousin, Guiseppe Tomasi di Lampedusa, dont Visconti s'inspirera pour son film du même nom, en 1963, les « Guépards » étant l'appellation donnée aux aristocrates siciliens et napolitains.

Ce livre se présente comme un inventaire matériel et social d'une caste, très détaillé et très structuré. Tout y passe : les demeures, les membres de la famille, les domestiques, les animaux, les vêtements, les vacances, les fréquentations, les fêtes.... Il n'y a pas d'intrigue, pas d'autre motif que l'énumération. C'est très bien écrit, avec un vocabulaire riche et de nombreuses anecdotes. C'est très instructif et...un peu fastidieux.

Marie SALADIN  
Septembre 2018

**FALETTI Giorgio, *L'ultimo giorno di sole* (Baldini e Castoldi, 2017, 96 p.)**



Quand Giorgio Faletti entreprend sa dernière œuvre, ce n'est pas pour rédiger un testament littéraire mais bien pour chercher ce qu'est la vie. En effet, tandis que les hommes fuient, à la suite des rats et de tous les animaux, pour trouver un lieu protégé de l'explosion solaire imminente, sa protagoniste Linda choisit de vivre pleinement son "ultimo giorno di sole". Elle se rend sur la colline où elle a toujours trouvé refuge. Et, traversant la ville pour s'y rendre, elle égrène, au fil des rues et des boutiques, des instants de sa vie, le souvenir des personnes cotoyées, les bigotes médisantes et voyeuses, sa "distratta migliore amica, amante di quel distratto gaglioffo di (suo) marito". Une vie qui n'avait rien d'exceptionnel mais qui était la sienne. Et tout en grim pant vers la colline "ad attendere l'esplosione del suo sole" Linda acquiert une certitude vitale : l'idée qu'elle a déjà existé et qu'elle existera de nouveau "chiunque sia il responsabile di tutto questo spazio".

La pensée de l'éternité la rassure et ce dernier jour ravive en elle toute la force des souvenirs "vivi e reali come se tutto fosse successo pochi secondi prima". Et la certitude de la continuité de la vie s'impose à elle : "So chi sono, so chi sono stata e so chi sarò".

Ce cheminement de la pensée est accompagné par des séances poétiques qui sont comme un écho, un leitmotiv qui sous-tend le rythme des pas et des souvenirs jusqu'à l'apaisement de la certitude : "Quale vita sarà la mia ? E di nuovo... mi ritrovo a rincorrere il sole". C'est le dernier mot de Giorgio Faletti.

Anny BARROIS  
Septembre 2018

**SIMI Gianpaolo, *Tout ou rien* (Gallimard, 2004, 320 p., trad. Arlette Lauterbach) Titre original : *Tutto o nulla* (DeriveApprodi e Giallo Mondadori, 2002)**



On est en Toscane à Viareggio. La belle Bianca Innocenti est assassinée sauvagement et le meurtrier arrêté. Mais Ale, ancien compagnon de Bianca, journaliste, entame sa propre enquête. Démarrage rapide et enlevé qui annonce

par le ton et l'écriture un polar classique qui pourrait embarquer le lecteur. Hélas ! la barque est beaucoup trop chargée. G.Simi y a mis tout ce qui a dû lui sembler propre à piquer l'intérêt d'un lectorat contemporain tous publics, et ce jusqu'à l'incohérence : des passionnés de psychanalyse aux amateurs de gore, des férus de langues anciennes aux fans de rock américain culte (*The Boss* et son *Born in the USA*), sur fond de névroses et magouilles claniques avec séquestre et enlèvements. Fil rouge de ce fourre-tout : la pédophilie, sujet à la mode.

Une jeune juge, la Brunner, substitut du procureur, superbe et intraitable, mène l'enquête tambour battant et Ale semble pour elle un suspect plausible .

Quant à Bianca, le personnage principal de l'action et de la quête, Ale a beau nous répéter qu'elle fut exceptionnellement douée, on a peine à y croire, elle existe moins pour le lecteur que Cornelia, la chatte avec laquelle cet amoureux délaissé vit en couple depuis cinq ans. Allusion sans doute au célèbre Philip Marlowe de *The long Goodbye* de Robert Chandler, adapté à l'écran sous le titre du *Privé*, par Robert Altman (1973).

Le style est trop souvent vulgaire, mal écrit ou pédantesque ; à sauver pourtant quelques beaux passages de rêveries, celles d'Ale, jeune homme sensible, antihéros débordé par la violence de la vie, tant professionnelle que privée.

Tout ou rien ? Trop de tout qui aboutit à rien ou presque. Dommage ! En opérant un choix drastique parmi ses centres d'intérêt, Giampaolo Simi aurait pu réussir un bon polar , plus cohérent et mieux écrit. Le comble c'est qu'il se condamne lui-même quand, après avoir évoqué Chandler, il fait dire à son héros :

« Pense à Sciascia et à Maigret, me dis-je, tu n'es pas un vrai enquêteur ».

Nicole ZUCCA  
Septembre 2018